

Préface

ÉBRANLER LES FONDATIONS

DE L'OUBLI

Clotilde Leguil

Puisque ce livre sur l'écriture d'Aharon Appelfeld se situe sous le signe de la rencontre, celle que chaque auteur a eu la chance de faire avec lui, puisque ce livre doit aussi son existence au désir de deux femmes engagées dans la psychanalyse, je commencerai par dire ce qui a fait rencontre pour moi – depuis la psychanalyse – avec *Histoire d'une vie* (1999). La question que peut poser à chacun le traumatisme est bien celui de savoir s'il faut l'oublier ou tenter de s'en souvenir. Cette question est aussi celle qui est au cœur d'*Histoire d'une vie*, le récit de l'écrivain sur son enfance oubliée et perdue.

Ne pas consentir à être sans passé

D'emblée, Appelfeld affronte ce paradoxe qui prend forme au moment de son arrivée en Israël, une fois la guerre terminée. « Lorsque nous arrivâmes en Israël, l'oubli était solidement ancré dans nos âmes », écrit-il. Pourtant, « parfois, des scènes de guerre réapparaissaient

et réclamaient leur droit à l'existence. Il n'était cependant pas en leur pouvoir d'ébranler les fondations de l'oubli et la volonté de vivre¹ ». Bien que le trauma ne cesse de ressurgir, la nécessité d'oublier pour pouvoir revivre s'est ainsi imposée comme une urgence à la fois éthique et politique.

Et pourtant, le choix fait par Appelfeld, celui de ne pas consentir à *être sans passé*, est tout autre. Son choix profond et intime, depuis la dimension du « je », est le choix de dire la disparition. C'est le choix de lutter contre l'oubli, comme on lutte contre la déshumanisation. La littérature allait être le moyen de se souvenir. Le seul moyen de s'en souvenir – par-delà « un océan de mots² » qui allait recouvrir tout discours en première personne sur l'événement de la Seconde Guerre mondiale et sur la Shoah en ce moment de reconstruction.

Si Appelfeld aurait pu écrire comme Georges Perec, « je n'ai pas de souvenirs d'enfance³ », il a néanmoins, tout comme Perec, fait le choix de se remémorer le silence de son enfance. Dans l'expérience de l'analyse, il est aussi question de s'en souvenir, et de croire dans la parole lorsqu'elle vient d'ailleurs, lorsqu'elle n'est plus discours de tous et discours courant, lorsqu'elle est parole sur l'indicible, parole sur les traces d'un événement traumatique, parole sur ce qui ne peut se collectiviser. La lecture d'*Histoire d'une vie* m'a permis de saisir la valeur du silence

1. Appelfeld A., *Histoire d'une vie*, traduit par Valérie Zenatti, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004.

2. *Ibid.*, p. 127.

3. Perec G., *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, L'Imaginaire, Gallimard, 1975, p. 17.

comme condition de possibilité de se retrouver, en son corps, pour s'extraire du trou dans lequel le traumatisme nous fait chuter.

Se souvenir par la littérature, c'est le choix fait par Appelfeld. Mais se souvenir par la littérature, ce n'est pas commémorer la Shoah. Se souvenir par la littérature, c'est bien *ébranler les fondations de l'oubli*, affronter le silence et l'absence de mots, pour tenter de retrouver quelque chose de ce qui *m'est* arrivé :

« Les premiers mots de ma main furent des appels désespérés pour trouver le silence qui m'avait entouré pendant la guerre et pour le faire revenir vers moi. Avec le même sens que celui des aveugles, j'ai compris que dans ce silence était cachée mon âme et que, si je parvenais à le ressusciter, peut-être que la parole juste me reviendrait ¹. »

S'en souvenir et s'en extraire

C'est alors l'expérience du sensible qui va remonter de l'oubli. C'est depuis cette rencontre entre l'écriture et la mémoire du corps qu'Appelfeld ébranle *les fondations de l'oubli*. Appelfeld écrit sur le monde sensible, afin de faire revenir cet enfant perdu – celui qui errait dans les forêts d'Ukraine après s'être échappé du camp et aussi celui qui fut un temps perdu en lui, comme enseveli par le discours collectif. Comme le montre Valérie Zenatti, qui a traduit l'écrivain de l'hébreu en français, il s'agit

1. Appelfeld A., *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 127.

alors pour Appelfeld de s'aventurer « aux lisières du langage humain », en cette région où les traces de l'événement traumatique se confrontent à l'indicible, en ce lieu où le silence dit aussi ce qui est venu marquer le corps à jamais – la perte, la disparition, la détresse. Valérie Zenatti souligne ainsi que l'univers d'Appelfeld est aussi celui des visions. Il s'agit de retrouver ce qui s'apparente à une expérience de la vision. Or, cette question de ce que l'on peut voir et revoir, à travers les rêves, les cauchemars, et les paroles sur l'histoire oubliée, est au cœur de l'aventure de l'analyse. L'inconscient aussi nous fait voir ce que nous ne pouvions pas voir, et ébranle les fondations de l'oubli. Appelfeld écrit, non pas *sur* une histoire qui pourrait se raconter, mais *sur* des visions, et sur la façon dont « l'enfance s'est figée en lui », comme l'écrit son fils, Meir Appelfeld. Peut-être ces visions – celle de la lumière, celle de la forêt, celle d'un autre enfant tentant d'échapper à une meute qui le poursuit – lui donnent-elles alors accès à cet indicible. Écrire sur les visions, c'est traduire l'intraduisible de l'expérience du réel. C'est ne pas se résigner à être sans passé. C'est ne pas consentir à se fondre dans la masse.

Cet enfant déraciné dont il est question dans *Histoire d'une vie* n'est pas séparé de la guerre, comme s'il s'agissait d'un événement historique arrivé en une époque donnée et qui pourrait se partager avec d'autres. « J'ai absorbé la guerre par tous les pores de la peau », affirme Appelfeld. La guerre est là, en lui, et il est question de tenter d'épeler ce qui lui a été arraché par l'événement en s'employant à s'en souvenir. Appelfeld ne cherche pas par son écriture à raconter la guerre, mais à témoigner de

ce qui a fait trace en son corps, dans une expérience de solitude et de perte radicale. Il ne cherche pas à poser la question de la cause – comme le souligne Marc Weitzman – mais à sortir de l'amnésie traumatique, à *ébranler les fondations de l'oubli*, à retrouver le silence de ce passé qui jamais ne passera.

Lire un à un ces textes, ceux de Renée Adjiman et de Valérie Pera Guillot, ceux de Meir Appelfeld, d'Hervé Castanet, d'Emmanuel Finkiel, d'Amos Gitai, de Michal Govrin, de Yigal Schwartz, de Valérie Zenatti, et lire ces entretiens – avec Claudia Iddan et avec Laure Adler –, c'est, pour nous, rencontrer Appelfeld, le rencontrer à nouveau, le rencontrer aussi avec le cinéma de Nurith Aviv. Lire, c'est le rencontrer et s'étonner de cette croyance intacte en l'humanité, qui s'éprouve à travers son rapport à la parole, au souvenir, et à la littérature.

Laure Adler nous permet de l'entendre également dans sa rencontre avec l'écrivain – ce qui l'a maintenu en vie, c'est la parole. Et dans l'expérience de l'analyse, ce qui permet d'*ébranler les fondations de l'oubli*, c'est aussi la parole. Mais pas n'importe laquelle. C'est la parole – proche en cela de l'écriture de l'indicible – qui permet de se souvenir de ce qui avait disparu de l'histoire. S'en souvenir, c'est au sens propre s'extraire et se hisser hors du trou du traumatisme. S'en souvenir, ce n'est pas seulement s'en souvenir, mais c'est aussi s'en sortir.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	7
Renée Adjiman	
<i>Préface</i> : ÉBRANLER LES FONDATIONS DE L'OUBLI . . .	11
Clotilde Leguil	

I.

« L'ABSURDE, SOUDAIN RÉEL »

UN HOMME POUR QUI LA FAIM, LA SOIF, LA PEUR DE LA MORT RENDENT LES MOTS SUPERFLUS .	19
Laure Adler	
LE MYSTÈRE AHARON APPELFELD	33
Valérie Zenatti	

II.

« D'UNE LANGUE À L'AUTRE »

« SANS LANGUE MATERNELLE, L'HOMME EST INFIRME »	43
Valérie Pera Guillot	
UN ÉCRIVAIN HÉBRAÏQUE AU CŒUR DE L'EUROPE . . .	53
Michèle Tauber	

ÉDITER AHARON APPELFELD

AU PLUS PRÈS DE LA LETTRE. 65

Yigal Schwartz

« SANS LANGUE, TOUT N'EST QUE CHAOS » 87

Hervé Castanet

III.

LE VRAI SECRET

IMAGE HUMAINE 103

Propos recueillis par Claudia Iddan

IV.

LE CHOIX DE LA FICTION

LA FICTION, UNE SOLUTION 123

Renée Adjiman

LE CINÉMA, GARDIEN DE LA MÉMOIRE

À PROPOS DE *TSILI* 133

Amos Gitaï

INTERVIEW D'EMMANUEL FINKIEL

HUGO, UNE INCARNATION FICTIONNELLE 139

Renée Adjiman et Valérie Pera Guillot

LA MESURE DU JUGEMENT

ET LA MESURE DE LA MISÉRICORDE 151

Meir Appelfeld

En guise de conclusion 163

Michal Govrin